

Titulaire d'un doctorat en sciences de l'éducation, après deux licences en histoire et philosophie, Fabien Aignan a grandi dans la campagne varoise, où il peuplait déjà ses promenades en collines de mondes invisibles et de créatures ou inventions mystérieuses, entre folklore provençal et univers vernien. Adolescent, il bascule dans la littérature fantastique avec Le Horla et a dévoré depuis un répertoire allant du merveilleux à la pure science-fiction en passant par le space opera, la fantaisie ou le steampunk, tout en s'essayant périodiquement à l'écriture. Papa de deux jeunes garçons à l'imagination débordante, il aime partager avec eux des classiques adorés et leur inventer des histoires inédites.

Fabien Aignan : *Mirage*

Ma vie était difficile, nous avions perdu.

Mes amis étaient morts ou exilés. L'accord avec mon beau-père était strict, il m'évitait le bague, mais je parlais pour Alger, un sursaut de conscience ou le besoin de laisser vivre sa petite-fille sans avoir à s'en occuper. La région avait besoin d'agronomes. J'étais compétent, mais sans relation. La pension de Madeleine était onéreuse, mais je voulais qu'elle ne manquât de rien. Du coup, je me déchirais entre subvenir à ses besoins et ne pas me laisser écraser.

Je revenais à la casbah après quelques semaines de labeur pour un exploitant agricole, raser de magnifiques vergers pour planter des vignes. J'avais eu toutes les peines du monde à supporter ses airs de petit seigneur. Au premier salaire, j'avais fui.

Las, je tirais sur un chibouque en terrasse, lorsqu'un homme vint à ma rencontre.

— Marius Pia.

Mon nom sonnait étrangement. Par crainte des autorités, je n'employais que des pseudonymes. Dès que je le vis, rigide comme un manche de pelle, je compris que c'était un militaire. Sa moustache bien taillée entre un nez camus et des lèvres pincées valait un uniforme. La casquette d'ouvrier posé sur ses cheveux roux et ras n'y changeait rien.

Je glissais ma main vers le revolver qui ne quittait plus ma veste depuis la chute de la Commune.

— Rangez cela, je n'en veux pas aux communards, bien au contraire.

— Je sais reconnaître un soldat quand j'en vois un.

— Je ne le nie pas. Simplement, nous avons quelques intérêts communs.

Il ne me demanda pas la permission et s'installa à côté de moi pour fumer un cigare et commander un verre de cristal. Son briquet m'intrigua. Je n'en avais jamais vu de pareil. Au bout d'un tube de métal, deux tiges produisaient des étincelles bleutées qui allumaient une flamme verte.

— Je cherche un homme de confiance, un agronome, et on m'a indiqué que vous pourriez faire l'affaire.

— Qui, on ?

— Quelqu'un, mais j'aime votre suspicion. Ça sera utile. Voilà l'affaire. Je travaille pour un colonel qui essaie de faire fleurir un morceau de désert.

— Ça n'est pas aisé comme projet.

— Connaissez-vous le désert ?

— Pas vraiment.

— Si vous venez avec moi, vous découvrirez un monde magique, une oasis au milieu du vide.

— Pourquoi ?

— La science et le redressement de la France.

— Pourquoi pas en France alors ?

— Comme vous ou moi, mon colonel, un génie polymathe, n'y est pas en odeur de sainteté.

Le lieutenant se laissa aller dans sa chaise pour tirer sur son cigare. Il me regardait du coin de l'œil en faisant mine de suivre les mouvements des passants, des indigènes, principalement, et quelques

Occidentaux venus s'encanailler ou se cacher. J'attrapais son briquet resté sur la table, le fis tourner entre mes doigts. L'objet était trop beau pour un grognard.

— Une invention du colonel. Un cadeau pour mes états de service.

Mon doigt sur le poussoir provoqua une étincelle, un tout petit éclair, et une belle flamme émeraude.

— J'ai une fille.

— On me l'a dit.

— On est bien renseigné.

— Le colonel vous propose de la prendre avec vous. Elle sera élevée avec ses propres pupilles. Elle recevra la meilleure éducation possible. Nous rejoindre serait une chance pour elle comme pour vous. Les sœurs chez qui elle se trouve sont onéreuses et je ne doute pas que, pour vous, ce soit un cas de conscience.»

Il n'avait pas tort. Nous partîmes deux jours plus tard avec une caravane. Lui restait en ville pour les intérêts de son chef. Madeleine et moi nous liâmes avec une femme d'âge mûr, Thiziri. Dans l'oasis, elle était institutrice, sur la route, elle nous dirigeait. Elle parlait plusieurs langues et revenait avec deux caisses de livres pour les besoins de son école.

Quelques hommes qui voyageaient avec nous me laissaient mal à l'aise tant ils semblaient en marge. Ils ne parlaient jamais, ne protestaient jamais et mangeaient, le soir, en lisière de notre camp dans la nuit et le silence. Lorsque je voulus m'adresser à l'un d'eux, il se contenta de me regarder, les yeux grands ouverts et inhabités. Thiziri ne voulut rien me dire si ce n'est que ces pauvres âmes obéissaient au colonel et qu'elles rachetaient ainsi leurs fautes.

Les dunes ne ressemblaient pas le moins du monde à mes collines. La couleur différait absolument, les ocres, les bruns, les ombres et ce ciel immobile. La lumière était si différente. Derrière moi, les palmiers et les plantations verdissaient sous les gris de la falaise et du palais.

À l'exception des gardes et des commerçants, j'étais le seul à me promener sur la frontière du désert et du domaine du colonel. Je m'asseyais alors à l'ombre d'un vieux mur, les restes d'une maison, et je me plongeais dans mon livre. Malgré la bibliothèque à ma disposition, c'était toujours le même, le dernier que j'avais acheté à Alger : les mémoires de Pierre Aronax. J'aimais ce décalage, des histoires océaniques en zone désertique.

La caravane arrivait enfin. J'allais pouvoir découvrir de nouveaux visages et peut-être même ce fameux colonel. J'avais encore le temps pour arriver à l'arrêt. Je commençais à me faire au takakat. La majorité des Européens portait le bleu et rouge de l'armée. Mais, depuis peu, je m'essayais, sur les conseils de Thiziri, à la tenue plus adaptée des Kel Tamasheq. Je rêvais de rejoindre les méharis que j'apercevais parfois au large.

En trois mois dans l'oasis, c'était la troisième caravane. Les voyageurs ne parlaient généralement pas. Ils déchargeaient le matériel sanglé sur les grands dromadaires à robe claire. Les bâts transportaient des pièces de métal, des livres et tout ce que l'oasis ne produisait pas encore.

Lorsque j'arrivais sur le site, cette fois-là, le lévrier du colonel attendait. L'animal squelettique flânait sur tout le domaine et m'avait pris en affection. L'administrateur, le lieutenant Lionel, était là aussi. Il attendait, immobile. Le vieil homme amputé d'une jambe trimbait sur sa béquille une barbe presque aussi longue que lui et une bedaine qui le rendait sphérique. Il nous avait installés et m'avait expliqué mes fonctions et surtout les limites de mes libertés. Lui-même vivait à quelques mètres de nous, au pied du rocher. Il gérait l'oasis comme une caserne et s'opposait souvent à Thiziri.

J'estime que nous étions une centaine d'Occidentaux, beaucoup d'anciens soldats, ainsi qu'une centaine d'indigènes. Je fréquentais principalement les seconds dans les champs.

J'ignorais ce qui se passait dans le palais et le grand rocher. Des ouvertures dans la falaise s'illuminaient toutes les nuits. Un vrombissement constant résonnait dans les os lorsqu'on touchait la roche.

Personne ne voulait m'en parler.

— Je ne suis que l'administrateur, disait le lieutenant. Il n'y a que le colonel qui pourra vous dire. Que je ne vous reprenne plus à questionner les gens, vous passeriez à la bastonnade.

Je m'étais habitué à cette situation. Au moins, avais-je l'impression de participer à quelque chose de nouveau. L'air était pur, chaud le jour, frais la nuit. J'avais Madeleine.

Je songeais à cela en caressant les os du lévrier. Je me rendis compte que le lieutenant avait couvert sa bedaine d'un uniforme rouge et bleu. Je ne l'avais vu jusque-là qu'en tricot de peau taché de sueur, de vin et de nourriture.

— Marius, vous étiez encore dans le désert !

— Oui.

— V'driez enlever vot'déguisement, m'est avis qu'i plaira pas au colonel.

Le trac me prit. Je craignais de rencontrer un homme trop éloigné de celui que j'avais imaginé. Je n'avais pas le temps de me changer.

J'essayais de trouver sa silhouette. Un homme de son intelligence ne pouvait pas faire l'erreur de voyager en uniforme. Je cherchais un méhariste plus droit et rigide que les autres. C'était peine perdue, par contre, je remarquais rapidement que la caravane portait de nombreuses caisses. Quelques hommes armés encadraient les marchandises. Les canons de leurs fusils dépassaient de leurs épaules et scintillaient dans le soleil. Le métal devait être brûlant.

Il s'agissait des hommes froids qui m'avaient escorté.

Un petit groupe de travailleurs arriva. Ces ouvriers en pantalons épais et chemises serrées par des bretelles avaient la peau noire de soleil et de suie. Je les suspectais de venir des galeries du rocher. En silence, ils se mirent à nettoyer la plateforme de tout son sable. La besogne inutile accomplie, ils se mirent au garde-à-vous derrière l'administrateur, leurs balais en ersatz de fusils.

— Je ne savais pas, fis-je, suis-je censé rester ou non ?

— J'ai pas d'ordre pour vous. Mais vous n'avez rien de discipliné.

— Je ne suis pas un militaire...

— Oui... c'est le moins qu'on puisse dire.

Une fiasque d'alcool jaillit d'une poche et il en fit couler une giclée dans sa bouche, un geste propre et expert. Il me la tendit, elle sentait le marc. Mon expérience du cagnard me le déconseillait. Il me regarda...

— On dirait presque que vous êtes devenu musulman.

Je souris en me demandant si c'était une constatation ou une insulte. L'homme n'était pas tellement croyant, mais il voyait d'un mauvais œil tout ce qui était plus méridional que le bœuf bourguignon.

Le colonel arriva en tête de la caravane. Il portait un long manteau blanc. Je ne voyais que ses yeux bleus entre deux plis de chèche. Il descendit de sa monture et vint directement vers nous.

Le lieutenant se mit au garde-à-vous du mieux qu'il le pouvait avec sa béquille. Les balayeurs firent de même.

Le colonel les regarda, ses yeux sévères immobiles, puis vint vers moi. Je le vis alors me juger de haut en bas, puis il commença à se libérer de la pièce de tissu.

— Mon colonel, intervint le lieutenant, je vous présente notre agronome, Marius Pia.

— Bien, bien. J'espère, monsieur Pia, que vous avez une bonne explication sur votre tenue.

J'allais répondre, mais il fit un signe de main pour me faire taire. Il finit de défaire son turban pour laisser apparaître le visage mince d'un homme dans la force de l'âge, le nez camus, une fine moustache et des cheveux blancs.

— Vous pouvez parler, monsieur Pia.

— Je...

— Mon colonel ! Je sais d'où vous venez, de quel milieu, mais je vous prierais de vous adresser à moi selon mon grade.

— Oui, mon colonel, si vous voulez. J'étais dans le désert.

— Mon colonel, monsieur Pia a l'habitude d'aller marcher dans le désert, j'imagine que ça a un rapport avec son travail...

— Oui, lieutenant, je me doute. Pour aller visiter le désert, autant s'affubler ainsi, mais, dans l'oasis, j'exige que les Européens restent décents. Pour tout vous dire, monsieur Pia, j'avais la crainte que vous ne

semiez la discorde dans notre paradis. Je pense pouvoir vous passer vos excentricités si le lieutenant Lionel vous a pris en sympathie.

Ce n'est pas le terme que j'aurais choisi. C'était sans doute la première fois que l'homme semblait s'intéresser à mes activités. Il se contentait généralement d'un bonjour bougon, et de remontrances diverses.

— Bon, je monte faire une toilette. Monsieur Pia, lieutenant, je vous verrai au repas de ce soir... Et habillez-vous convenablement, je vous prie. Bien entendu, je serais honoré si vous ameniez notre petite Madeleine.

— Bien mon colonel.

Le colonel d'Albion, qui n'avait pas pris le temps de se présenter, sortit de longs tubes de ses fontes. Ils devaient contenir de grandes feuilles, des plans ou des cartes. Il laissa les hommes décharger le reste.

— Ce n'est pas un homme facile, me dit-il alors que nous remontions dans l'oasis, mais c'est un bon colonel et un visionnaire.

— Merci de m'avoir défendu.

— Il ne faisait que vous tester. Il a fait pareil avec les autres, mais je crois que vous lui plaisez.

— A ce soir mon lieutenant.

— A ce soir monsieur Pia.

Ma maison était une petite habitation de pierre au toit plat. Elle se fondait dans le décor, mais je la soupçonnais d'être moderne. Nous possédions deux chambres, la mienne, immense, était dotée d'une riche bibliothèque sur les sciences naturelles et d'un bureau sur lequel trônaient un encrier et des feuillets divers.

Je devais tenir un journal des plantations et des récoltes et je pouvais entretenir une correspondance à condition de ne pas parler de ce que nous faisons dans l'oasis. La contrainte n'en était pas vraiment une, puisque je ne savais rien. De toute façon, les caravanes reliant l'oasis à l'Algérie ou à Tombouctou étaient bien trop rares pour que je puisse entretenir une correspondance... puis avec qui ? La seule personne que j'aimais habitait sous le même toit.

Sa chambre avait été aménagée pour une petite fille modèle, des atours de princesse, un grand lit à baldaquin, des poupées, un bureau et une petite bibliothèque pleine des livres de la comtesse de Ségur. Elle allait sur ses douze ans et commençait à se comporter comme la maîtresse de maison, mais restait définitivement ma fille. Elle était heureuse ici et cela justifiait que j'aie contre ma nature en acceptant le régime militaire.

J'enlevais rapidement ma tenue du désert pour passer mon costume civil. Il se trouvait soigneusement plié dans un grand coffre que j'employais comme table de chevet. En passant la main sur mon visage, je sentis ma barbe épaisse et chaotique. Le sable y avait fait comme une coquille. Avant de me changer, je devais me laver.

Nous avions accès, au pied du grand rocher, à un ensemble de bains. Le bâtiment en lui-même se limitait à un mur construit devant une grande caverne. Le bourdonnement que nous ressentions dans l'oasis était plus puissant encore dans la caverne. L'eau en était continuellement parcourue de ridules.

Deux portes occupaient la façade. L'une allait dans les bains des femmes, l'autre dans celui des hommes. Une longue piscine y était éclairée par des lampes à gaz et un œil-de-bœuf creusé dans la roche. L'eau était toujours fraîche.

Quelques hommes revenus du rocher se baignaient en discutant. Je fis au plus vite pour me laver de toute la terre, le sable et la sueur. Quelques lavabos s'alignaient, de grandes vasques creusées dans la pierre et pleines d'eau chaude. Je décidais de ne pas raser l'intégralité, mais de raccourcir et d'ordonner le tout. Je voulais me différencier des militaires sans ressembler au lieutenant.

— Monsieur Pia ! m'appela une jeune femme rougissante alors que j'entrais en caleçon long dans la maison. Elle avait la peau sombre tatouée, comme beaucoup de femmes de l'oasis. Elle ne devait pas avoir plus d'une vingtaine d'années avec ses yeux vert si clair qu'ils semblaient neufs.

— Le colonel d'Albion a appris que le lieutenant ne vous avait pas fourni de personnel, il m'a donc placé à votre service. Je serai votre gouvernante...

Elle s'exprimait dans un très bon français malgré son accent. J'avais honte de la facilité avec laquelle tous les oasiens parlaient français alors que je restais sourd à l'arabe et à l'amazigh, la langue des berbères.

— Je suis très honoré, mademoiselle, mais je n'ai pas envie d'avoir de domestique.

— Je n'ai pas envie d'être domestique, comme ça nous nous entendrons. Le colonel n'est pas homme que l'on peut contrarier. Il souhaite que je vous serve de gouvernante et que j'éduque votre fille.

Elle me plaisait finalement. Je sentais que je pouvais m'entendre avec une personne dotée d'une telle impertinence.

— Je croyais que Thiziri s'en occupait.

— Non, non, Thiziri s'occupe de la classe, je m'occuperai de votre maison, de vos affaires et de votre fille, afin que vous puissiez travailler l'âme en paix.

— Mais la maison n'a pas de chambre supplémentaire.

— Je continuerai à dormir chez ma mère, au village. Par ailleurs, le colonel d'Albion souhaite que vous portiez ce costume au diner. Il y a aussi une robe à la dernière mode de Paris pour mademoiselle.

— Nous ne sommes pas Parisiens.

— Et nous ne sommes pas à Paris, mais le colonel tient aux usages. Je vais aller chercher mademoiselle et l'habiller.

— Nous avons le temps,

— Non, monsieur, il est sept heures et le colonel souhaite que vous passiez à table à sept heures et demie.

— Quel est votre nom ?

— Assa, monsieur,

— Bon, Assa, nous ferons ce que souhaite le colonel. Promettez-moi de ne pas me laisser me comporter en maître.

Alors que je passais un costume à queue-de-pie qui serait sans doute couvert de poussière ocre avant même le repas, je mesurais la distance entre le colonel et ce que j'avais imaginé. Je m'attendais à me retrouver face à un visionnaire fantasque. J'avais espoir qu'un homme prêt à venir vivre au milieu du sable pourrait avoir un peu de légèreté. Au lieu de ça, il était sec comme un coup de trique, figé sur les usages de sa classe. Il n'était définitivement pas le capitaine Nemo.

Je fumais mon chibouque dans la cour de la maison, lorsque Madeleine arriva suivie de près par Assa. Elle portait une robe amande sur laquelle tombaient ses boucles noires. De petites dentelles blanches dépassaient de ses manches et de sa jupe.

— Comment me trouves-tu papa ?

— Très belle, ma chérie, très belle.

Elle avait dans le regard quelque chose de sa mère. Ses iris noisette, à la limite du gris, trahissaient un mélange de pureté et de volonté. C'est ce qui m'avait fait l'épouser malgré sa famille, un regard de révoltée.

Je la pris dans mes bras en faisant bien attention.

— Si je peux me permettre, monsieur. Le colonel préférera que mademoiselle Madeleine vous vouvoie.

— Bien, bien... j'aurais dû prendre des leçons d'étiquette.

Le palais se trouvait au creux d'une petite vallée ouverte dans le rocher. De grandes fenêtres mauresques nous offraient une vue imprenable sur l'oasis et le désert. Nous nous trouvions alors, Madeleine, Thiziri, le lieutenant et moi-même, dans une grande salle. Des oasiennes dressaient la table alors que le lieutenant nous servait à boire. J'avais accepté un verre d'anis qui me rappelait Marseille et Alger.

— Quel effet vous a fait notre colonel, Marius ?

Thiziri avait tellement de prestance que personne n'aurait pu douter que l'oasis était à ses pieds. Droite et magnifique, elle avait un port de reine.

— Il donne l'air d'être un homme admirable, quoiqu'un peu trop militaire à mon goût.

— Ne parlez pas ainsi, malheureux, réagit le lieutenant.

— Vous savez d'où je viens et il le sait aussi, je doute qu'il s'offusque de ma liberté de ton, tant que je fais mon travail et que je lui reste fidèle.

Nous discutons de l'amélioration des cultures lorsque des pas cadencés résonnèrent. Un homme tonna.

— Son excellence, le colonel Henri d'Albion.

Celui-ci apparut dans un uniforme aux boutons étincelants. Les broderies dorées remontaient sur ses manches noires, une taillote bleue le ceinturait alors qu'un pantalon rouge flottait autour de ses jambes. Le colonel était un zouave.

— Ah, je suis ravi de vous revoir. Lieutenant Lionel, comment allez-vous ?

— Ça peut aller mon colonel, cette foutue jambe me fait souffrir comme ce maudit ventre, mais ça peut aller.

— Bien, bien. Et vous, Thiziri, êtes-vous contente des nouveaux locaux et des livres que vous avez ramenés ?

— Tout est pour le mieux, colonel. Je pensais voir les enfants ici ce soir, puisque vous avez invité la petite Madeleine.

— Ils ne sont pas mûrs pour un dîner dans la société, mais je gage qu'avec la bonne éducation que vous leur donnez ils pourront bientôt être des nôtres.

J'avais déjà vu les fameux pupilles du colonel, une demi-douzaine de filles et de garçons qui allaient à l'école avec Madeleine. Tous n'avaient visiblement pas le même âge ni les mêmes origines, mais ils portaient les plus beaux habits, se comportaient comme de petits officiers et vivaient dans le palais.

— Vous comprenez, pour la plupart ils ont grandi dans la misère. Je préfère qu'ils ne souffrent pas de la honte de ne pas savoir se bien conduire face à notre petite Madeleine. Sans compter le tort que cela pourrait causer à leur formation. J'espère qu'ils seront un jour capables de nous représenter.

Il s'approcha alors de ma fille qui s'était serrée contre moi. Elle me tenait par les pans de la veste en cherchant de son regard le soutien potentiel et assuré de son institutrice.

— Elle a tout le visage de sa mère. Bien entendu, elle devait avoir cet âge la dernière fois que je la vis. Cette noblesse de vieille souche franque est inimitable, malgré toute la latinité que vous lui avez apportée... Je ne dis pas ça pour vous insulter, les Latins ont fait de grandes choses en leur temps.

— Vous connaissiez mon épouse ?

Le vieil officier se releva bien droit pour me regarder dans les yeux. Il y avait, effectivement, un petit quelque chose, un je ne sais quoi de familier.

— Oui, ma mère, voyez-vous, était la sœur de la grand-mère de Louise... nous nous rencontrions assez peu, il est vrai. Vos compétences nous seront utiles, mais si vous êtes ici malgré vos idées, c'est bien grâce à ce lien du sang. Mais ne vous inquiétez pas. Moi-même, je ne reconnais pas la défaite.

— La lutte des Communes était...

— Oui, oui, je sais, jeune homme. Vous êtes un idéaliste, fort bien. Soyez déjà mon agronome et mon conseiller, nous verrons ensuite la forme que prendra cette République.

Il avait prononcé ce dernier mot avec tout son dédain. Une parcelle de dégoût semblable à celle de mon père lorsqu'il parlait de Napoléon. Savoir qu'une fois de plus je devais ma position à cette famille m'aurait fait hurler si je n'avais pas tenu là l'occasion de vivre.

LA SUITE DANS LE RECUEIL